

## I

Ils diront qu'ils étaient des milliers, oui c'est cela qu'ils diront, des milliers, tous jeunes et braves, pétris d'une seule volonté, *Roma o morte*, cela aussi ils le diront, Rome ou la mort, et ainsi iront-ils, mentons levés et poitrines gonflées, une marée destinée à tout emporter, cortège de chansons et de vivats beuglés à pleins poumons, eux que l'on voit sur les photos rigolards et clope au bec avec écrit sur le front je m'en fous, je m'en fous de la mort, de vous, de tout, enfants aux mains tachées de sang jouant au jour de gloire avec la solennité puérile des recommencements, je serais le soldat et tu serais le Roi, le roi de qui, de quoi, ça ils ne savent pas, pas encore en tout cas, mais l'essentiel est d'être là, et d'y croire, et de beugler, *necessario vincere ! più necessario combattere !*, il est nécessaire de vaincre, plus encore de combattre, et ils jurent qu'ils se battront, et qu'ils vaincront, et qu'ils mourront s'il le faut, pleins qu'ils sont de l'assurance des ignorants, avant de s'en aller parader à coups de drapeaux et



d'insignes, de se saouler de rituels antiques, de saluts solennels, de flammes sur les autels, eux, cette poignée de gamins braillards qu'un coup de dés a jetés là et qui se retrouvent soudain dignifiés par tant de solennité, par toute cette quincaillerie du pouvoir, tous ces colifichets, tout ce fatras.

Parmi eux il y a Mario, Mario qui comme les autres n'a même pas l'âge de ce siècle porteur de promesses et de progrès dont les premiers pas venaient pourtant de trébucher dans la boue des tranchées. Ils avaient quatorze, quinze ans, ceux-là qui s'étaient éveillés au sortir de la guerre sans comprendre où allait le monde. Ils avaient vu les pères rentrer, effondrés de ce qu'ils avaient vécu, et muets, muets, incapables de parler. Celui de Mario n'est rentré qu'en 1919, réduit à presque rien, errant le jour dans la maison, souffrant la nuit de ses blessures, de la malaria contractée là-bas, en Albanie. Mario, c'est ce qu'il écrit dans son journal, a l'impression que son père se sent comme un étranger dans sa patrie autrefois si douce, cette Italie de légende au front ceint de tours, le lion à ses pieds, les étoiles des Rois de Savoie brillant au-dessus d'elle comme dans les tableaux de Fra Angelico et qui avait peu à peu basculé dans l'incerti-

tude. Mario écrit que c'est une fierté de se promener avec son père, même s'il sent descendre sur lui, plus épais de jour en jour, un voile de tristesse face à la tournure que prennent les événements. Ils sont nombreux ceux qui comme lui ne se sentent plus à leur place dans ce monde-là. Mario raconte une soirée dans la maison de son ami Carlo en compagnie de camarades de son père, anciens soldats, tous braves, tous décorés, certains blessés au combat. L'un d'entre eux raconte qu'on leur a demandé d'oublier la guerre, qu'il fallait leur a-t-on dit ne plus arborer leur uniforme, se vêtir en bourgeois, se fondre dans la masse. Un autre raconte comment ses fils ont été congédiés debout, comme on renvoie une domestique voleuse, et que lui est à présent relégué aux dernières places pendant que les antimilitaristes d'hier, les rouges, se retrouvent aux premières. La révolution prolétarienne gronde en Italie comme dans une partie de l'Europe et, face à ces mouvements, le Premier ministre tempore, négocie, ménage. Pire encore, il ne parle plus des droits légitimes qu'avait l'Italie face à un traité de Versailles qui l'a considérée en vaincue alors qu'elle était aux côtés des vainqueurs, pendant que se répand partout la fièvre rouge disent-ils encore.

Mario et Carlo sont accablés. Les discours de ce soir-là les ont touchés au fond de l'âme écrit-il. Ils se débattent entre l'appréhension d'abandonner le calme paradis dont ils sont issus et le désir impérieux de faire le mur afin de voir ce qui se passe dans les rues battues par la foule. Ils lisent les journaux de tous bords, discutent sans fin. Ils sont, écrit-il encore, comme Diogène, cherchant la vérité armés de la faible lumière de l'inquiétude, pendant qu'au dehors les mouvements de révolte et les grèves se succèdent de manière effrénée. Mario évoque l'industrie paralysée, les centaines de têtes de bétail qui se décomposent dans des wagons arrêtés, les blés fauchés croupissant dans les champs, les vaches laitières enfermées dans les étables qui beuglent de ne plus être traitées pendant que leurs veaux meurent de faim, les millions d'œufs qui pourrissent. Tous les jours le *Corriere della Sera* déroule d'impressionnantes statistiques de tonnes de nourriture gaspillée alors que les vivres se font rares dans certaines villes et que des millions de liras, raconte aussi le journal, sont volés chaque mois dans les dépôts de chemin de fer. Le fleurissement de ces grèves est comme une rubéole, une éruption sur le corps sain de la nation écrit Mario. Tout est à refonder écrit-il, tout est à recommencer. Alors avec Carlo, Tito et d'autres



encore, Mario rejoint les mouvements étudiants. Le choix ne manque pas, de l'Alliance de Défense Citadine à l'Union Libérale ou aux Combattants du Trento. Il faut agir, il faut s'engager afin que leur Italie renaisse à elle-même en secouant ses cendres et qu'elle renoue avec la grandeur de son histoire tout en ayant l'audace de leur jeunesse. Ils veulent, dit Mario, un pays ancré dans la félicité, porteur de belles récoltes, abritant un peuple heureux.



Et puis ils ont soif aussi, soif d'existence, soif de vie. Il y a chez eux comme un culte de la vie. Mario dit ainsi qu'il a toujours senti que ce n'est qu'avec un choc qu'il pourrait comprendre ce que la vie elle-même porte de rude, de vrai, d'humain. Il ressent, de manière quasi physique écrit-il, que le sentiment qu'il a de l'existence est perverti par sa vie de jeune bourgeois aisé, par cette atmosphère de bonne famille, cette ambiance feutrée, ces messes dominicales et ces professeurs particuliers. Car la violence est face à nous écrit-il aussi, tel ce jour où il a vu une poignée de rouges s'en prendre à un vieil officier, vétéran de la guerre, le dévêtir avant de le rouer de coups et traîner son corps dans la rue, lui respectable et âgé, qui ne s'en remettra pas, dit-il. *Homo homini*



*lupus* écrit-il le soir dans son journal, l'homme est un loup pour l'homme, même s'il fera pire, bien pire, mais cela ni lui ni personne encore ne le sait. Alors un soir il suit Carlo et Tito au siège de l'Association des Combattants. C'est une salle aux colonnes de pierre, froide, vieille et mal éclairée, avec sous les poutres noires du plafond une trentaine de sièges dépareillés. Sur l'estrade placée au fond de la salle se succèdent les orateurs, tous ennuyeux, tous identiques, jusqu'à, vers la fin de la soirée, un combattant médaillé, héros de la guerre. Il monte les marches d'un coup, se campe face à eux et parle, parle, avec des paroles de feu. Il est clair, précis. Il évoque la situation de l'Italie, et décrit de quelle façon peut y répondre le mouvement des Faisceaux de Combat. Celui-là est d'un autre niveau, écrira Mario. Enfin quelqu'un qui dit des choses qui vont au cœur. *Viva i Fasci di combattimento !* crient-ils à sa suite. Oui à une poigne de fer qui guide l'Italie ! Dehors tous ces gouvernements néoclassiques ! Basta le stuc poussiéreux des institutions et des hommes ! Oui à un air pur pour cette jeunesse qui ne veut plus des vieux dirigeants ! Oui à un mouvement sans préjugé, révolutionnaire, vivant ! Sont-ils convaincus ? Oui ! Rejoindront-ils le mouvement ? Oui ! Participeront-ils à la propagande ? Oui,

trois fois, oui ! La demande d'adhésion de Mario, qu'il signe là, dans l'angle de la salle, porte le numéro dix-sept, à peine plus que son âge, à peine moins que celui de ce siècle, soudain porteur pour lui et les siens de la promesse d'une éternité retrouvée.

Dans les semaines qui suivent, Mario traîne souvent au siège de son groupement, pour rien, pour y être, en être, entendre les nouvelles, se mêler aux conversations, lancer des idées avant de cracher sur les portraits des politiques détestés disposés exprès dans les coins. Mario voit dans ce sous-sol une machine à amalgamer des éléments socialement disparates, étudiants et ouvriers, commerçants et professions libérales, effaçant des différences de classes qui seraient sinon difficiles à éliminer dit-il, tous se tutoyant comme s'ils se connaissaient depuis des années. Et puis la joie, la pure joie dit-il aussi. L'historien du fascisme Renzo De Felice écrira que, à lire la littérature des débuts du mouvement, le plus frappant est l'optimisme vitaliste de jeunesse, de vie et d'enthousiasme qui s'en dégage, et que la lutte y est ressentie comme une lutte pour la vie, pour le progrès, pour le futur. Eux-mêmes, écrit Mario, se voient comme une jeunesse romantique et vigoureuse, agitée et en colère,



prête, intouchée et pure. Ils disent d'eux qu'ils suivent la vie, qu'ils sont la vie. Et leur chef d'ajouter que le fascisme est mouvement, pas stagnation, bataille continue, pas attente inféconde, et il en parle comme d'une chose débordante, jeune, audacieuse et héroïque. Très vite cela déborde en effet, et vient le temps des premières actions, des premières brutalités. Le 30 octobre 1920, face à l'indifférence des passants regardant le défilé des corps d'armée en route vers Rome pour la grande parade, Mario et eux tous en chemise noire se mettent à encadrer le cortège et à crier des ordres aux passants, leur distribuant des gifles afin de les obliger à se découvrir et à saluer le drapeau national. Peu à peu, sous la menace, les spectateurs obéissent au point que, très vite, un seul regard ou un simple geste suffisent à les mettre au garde-à-vous, chapeau à la main. À eux seuls, quelques dizaines à peine, ils ont réussi à mettre au pas toute une foule, et ce soir-là, gonflés d'orgueil, ils fêtent ce premier éclat à coups de bière, de vin et de passage à tabac des quelques foulards rouges qui traînent encore par là. Ce soir-là, pour la première fois, ils sont les rois. Mario, dans la nuit qui a suivi, couché dans son lit, doucement, a ri. Être jeune, être fort et en rire, c'est là sans doute que tout a commencé pour lui.